

Adéodat I après dix ans de naissance

André Brochu, Adéodat I, Montréal, Editions du Jour, « Les Romanciers du jour », no 91, 1973, p. 17.

Renald Bérubé

Volume 15, numéro 2 (86), mai 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30538ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (1973). Compte rendu de [Adéodat I après dix ans de naissance / André Brochu, Adéodat I, Montréal, Editions du Jour, « Les Romanciers du jour », no 91, 1973, p. 17.] *Liberté*, 15(2), 67–74.

Adéodat I après dix ans de naissance

Deux hommes ont bien connu Adéodat : Adéodat, et pis moi. Moi, je suis son premier géniteur. Je l'ai conçu dans mon esprit. Il avait alors une allure d'enfant maigre, bien doué, mal portant. Mais de la conception à son écriture, qui est la chiure de l'âme, il a fallu plusieurs moments, dont le présent n'est pas le moindre.

Quand j'aurai terminé cette page, je pourrai entreprendre la recherche de tous les manuscrits et variantes qui ont présidé à l'accouchement de mon enfant. Accouchement avec douleur, garantis tous les deux par des millénaires de vie intellectuelle mal accordée au plaisir d'enfanter sans douleur, ainsi que dit la maman qui a dit W'ooouf⁽¹⁾.

Il est des héros de films américains (héros de westerns ou de films de gangsters, de préférence) qui, le corps criblé de balles provenant pourtant d'armes de très fort calibre, n'en finissent plus de mourir. Cela dure et s'éternise, car le héros — les Américains ont un sens très élevé de la moralité — doit avoir le temps de dénoncer le ou les coupables(s), de mettre les siens sur la piste qui leur permettra de faire triompher la vérité et la justice. Si les héros américains, ainsi que nous l'enseigne leur littérature, n'ont pas encore appris à

1) André Brochu, *Adéodat I*, Montréal, Editions du Jour, «les Romanciers du jour», no 91, 1973, p. 17. Nous soulignons.

vieillir et de ce fait vieillissent habituellement assez mal, du moins ont-ils la peau dure et la résistance opiniâtre et coriace. Il faut ce qu'il faut, même de l'in vraisemblance, pour faire triompher une certaine conception de la loi et de l'ordre, surtout lorsque cette conception ne trouve son fondement que dans la loi du plus fort, que dans la force des armes. Il faut donc, si besoin est, savoir retarder le moment de son silence définitif, savoir éterniser le moment de sa mort.

André Brochu, « premier géniteur » (p. 17) d'Adéodat, est aux prises avec d'autres problèmes. Ou plutôt, il est aux prises avec une situation qui est l'exact contraire de celle que nous venons de décrire : son héros n'en finit plus de naître. Emérende Labonté, mère physique de cet Adéodat à naître, n'en finit plus d'accoucher de cet enfant, elle qui, pourtant, en a déjà mis douze au monde :

Quant à elle, la bonne sainte vierge de câlisse, elle souffrait telle une table de cuisine quand s'attable la marmaille : des fourchettes grosses comme des grues d'Amérique s'enfoncent en elle. Quand le bon Dieu viendrait-il la délivrer? Et pourquoi devait-elle mettre au monde un Treizième? N'aurait-elle pu sauter de Douze à Quatorze, comme les étages des gros édifices de Montréal (p. 21)?

(...)

Cinq propositions pour que se termine le supplice d'Emérende :

- a — qu'elle accouche sans douleur ;*
- b — qu'elle aille à Montréal où il y a un hôpital ;*
- c — qu'elle attende le bon moment ;*
- d — qu'elle saute de douze à quatorze ;*
- e — qu'elle meure.*

Je ne veux pas qu'Emérende meure, aussi je la garde en vie. Seulement, comme Montréal, où sont les gros édifices dont les étages sautent de douze à quatorze, est à trois jours de calèche de Saint-Sacrement, je préfère m'en tenir aux première et troisième propositions : qu'elle accouche, la câlisse, pour en finir avec le reste (p. 27).

La nature devant bien suivre son cours et le docteur Béchamel aidant, Adéodat, «... un gros bébé. Seize livres, huit onces et cinq grammes » (p. 41), finira par être extirpé du ventre maternel. Au grand soulagement de la mère et de l'auteur. Mais l'auteur s'était trompé, qui nous avait antérieurement parlé d'un Adéodat ayant « une allure d'enfant maigre, bien doué, mal portant »⁽²⁾ ; car à trois ans, l'Adéodat qui vient de voir le jour « en paraissait huit et pesait soixante-cinq livres et quart » (p. 124-125). « Adéodat est donc mon enfant », nous révèle aussi le romancier, « mais il a, comme on dit, bien éduqué son auteur » (p. 17) ; ainsi, de même que l'enfant a mis du temps à évacuer l'habitat maternel, de même le personnage du romancier met-il du temps à prendre forme et à se dégager de son « géniteur » ; de même que l'enfant Adéodat « habillait à n'en plus finir » (p. 123) et expliquait à son père, à l'âge de deux ans, que « Duplessis c'est un christ de maudit fou » (p. 124), de même l'auteur se sent-il, tout comme le lecteur et en tant que lecteur lui-même, exaspéré par ses propres apartés et son bavardage (p. 28, 38, 49, 71), et s'élève-t-il contre le fait que Duplessis ait vendu nos richesses naturelles aux Américains (p. 21, 42). Adéodat a bien éduqué son auteur : « D'ailleurs, je suis André Brochu. Adéodat, c'est moi » (p. 137). Mais une telle lenteur à naître, qu'il s'agisse de l'enfant Adéodat, du personnage de roman ou du romancier-géniteur, doit quand même avoir un sens, tout comme la lenteur à mourir de certains héros du cinéma américain. Même (surtout) si l'on est au Québec, dans la

2) Cet Adéodat « bien doué, mal portant » ressemble beaucoup à Jean, personnage principal de la nouvelle intitulée « Quand je serai grand » et publiée par Brochu dans le recueil collectif *Nouvelles*, Montréal, Cahiers de l'A.G.E. U.M., no 6, 1963, p. 117-139. (André Major et Jacques Brault étaient les autres collaborateurs de ce recueil.) Cette nouvelle, largement autobiographique, est intéressante à plus d'un égard. Son titre est celui d'une chanson de Claude Léveillé, chanson dont il est question dans la nouvelle : c'est dire la sensibilité exacerbée dont témoigne cette nouvelle. Celle-ci est dédiée à André, dont Brochu se remémore le souvenir dans *Adéodat I* (p. 17) au moment où il parle de la naissance de son personnage. Mais surtout, cette nouvelle est écrite au « je » et au « il », Jean et l'auteur formant un tout qui se forme et se déforme selon les circonstances ; ainsi en est-il dans *Adéodat I*, dont les premières versions doivent coïncider, chronologiquement, avec la rédaction de « Quand je serai grand ».

paroisse de Saint-Sacrement qui a son « évêque en résidence, monseigneur Trout'-Cul » (p. 44) — qui, respectueux de la langue et autres vertus, signe cependant Trou du Cul (p. 112).

* * *

Je viens de trouver mon ton, qui s'écrit comme il se parle. Je l'appelle donc :

QUÉBEC (p. 53).

Adéodat I, l'auteur est le premier à l'avouer, n'est pas un livre facile ; c'est même un livre qui, la plupart du temps, s'écrit et se lit péniblement. La difficile naissance de l'enfant Adéodat, c'est aussi la difficile naissance du livre dont il doit être le héros ; la pénible naissance du livre, c'est la pénible naissance d'une ÉCRITURE : « ... j'écris *Adéodat*. Et lui aussi m'écrit, puisqu'il me fait tour à tour québécoisphone, français-lun et joualiaque » (p. 11). Divisée entre ses nombreuses manifestations, multiple et une tout à la fois, la langue dont dispose le romancier n'est pas sans lui causer beaucoup de soucis (d'autant plus que le critique, chez Brochu, n'est jamais bien loin du créateur : l'écriture d'Adéodat I est une écriture très consciente, super-consciente d'elle-même) : cette difficile naissance de l'écriture — « Mais ce calvaire, hélas ! hélas ! est mon calvaire » (p. 108) —, c'est la difficile naissance d'un auteur et de son pays. D'un auteur « postulant un doctorat en lettres patentées » (p. 29), et qui ne sait plus trop de qui ou de quoi il doit d'abord se débarrasser (et l'inverse est également vrai : qui et quoi doit-il surtout conserver ?) : de Rabeluque ou de Victor Hugo, d'Alfred Desrochers ou de Gabrielle Roy, de Meschonnic ou de Roland Barthes ; d'un pays français que l'auteur veut dire et traduire en américain :

En américain du Kébec. En Amérindien. I wanna be my owrown translator. Sic ego will be the Joyce of myself. [...] La mort n'est pas une affaire de vice mais de raison. On meurt pour avoir raison. L'Amérindien ne meurt jamais car il a souvent tort. Il a tort d'être Sioux, ou Juif, ou Québécois. Il a tort d'avoir tort d'être tout ça. L'Amérindien, c'est moué. Mais moué, it's

you, yourself itself. Ou him, ou her. Moué, c'est nous (p. 106-107).

Au centre vivant de toutes ces données contradictoires ou complémentaires, complexes en tout cas, Adéodat I, et son auteur avec lui, éprouve bien des difficultés à trouver son TON. Il doit, d'un même mouvement, faire maison nette et créer. Procéder à un grand ménage et tout conserver, tout récupérer plutôt. Se créer en s'écrivant, en écrivant toutes ses contradictions, tel Galarneau il y a quelques années : « Encore fallait-il faire la psychanalyse de mon passé lettré, et me détacher de l'intertexte savant » (p. 63), mais sans oublier que « tout mon passé est la dissémination du futur que je construis maintenant pierre vive par pierre vive » (p. 96). Tirailé entre une culture envahissante (laquelle ? La française ou l'américaine ? Brochu semble avoir un faible pour l'américaine, malgré tout : voir p. 96, 97, 106, 139, 141) qu'il veut empêcher de prendre toute la place, et une quotidienneté physique et matérielle à découvrir et à habiter : « Je vous les présenterai plus tard, car il me faut aller manger. Tout me vient à point, mais mon Adéodat n'a pas encore franchi le seuil de la vie vécue. [...] J'ai bu, j'ai fumé et j'en passe tandis que mon manuscrit attendait la frappe continue par laquelle il existe à mes yeux comme aux vôtres » (p. 22), le romancier doit en plus se débarrasser de l'éducation empoisonnée qu'il a reçue dans son enfance : « Comment on instruit un petit Québécois ? Avec beaucoup de poison » (p. 107). Et Amélie Béchamel, institutrice et femme frustrée, nous est effectivement décrite comme une empoisonneuse (p. 73, 110), sinon comme une castratrice.

Mais toutes ces données, aussi bien celles à liquider que celles à acquérir, constituent la matière d'Adéodat I. Et pour en rendre compte d'une manière juste, l'auteur choisit d'écrire un roman, « mais à style différentiel (Joyce, Ducharme, Derrida) » (p. 52) ; il nous parle aussi de « rédaction différée » (p. 96). C'est que l'existence de son héros est multiple, et qu'il n'arrive « pas à mieux la statufier. Elle est la sédimentation de toute une archéologie romanesque » (p. 12). Nous sommes bien loin du récit linéaire qui fait croire à « la

continuité dans l'identité des personnages » (p. 117) ; si bien que le chapitre IV du roman, qui est d'un « naturalisme bien craché, pour les parents » (p. 117), est présenté comme un chapitre « pour les enfants » (p. 115). Pour s'aider dans sa périlleuse et ambitieuse entreprise romanesque, Brochu n'hésite pas à faire appel tout autant à des versions antérieures de son Adéodat qu'à divers « gadgets » : magnétophone, diogène, swedenborg (magnétophone...), etc. : Brochu demeure toujours conscient de « cette étrange contrefaçon de personnage qu'est un personnage de roman » (p. 69).

* * *

Ce premier Adéodat sera donc écrit comme je le veux, pour qui je veux et parce que je veux qu'il soit lu ainsi (p. 97).

Ainsi donc, il se sera écoulé dix ans entre la publication de cet *Adéodat I* et les premiers extraits qui en furent publiés, ici même dans *Liberté*, numéro de mars-avril 1963. Ce numéro s'intitulait d'ailleurs *Jeune littérature... jeune révolution* et donnait la parole à quelques-uns de ceux qui, six mois plus tard, allaient fonder la revue *Parti pris* (p. 35) : André Major, Paul Chamberland, André Brochu. Jacques Renaud, qui allait bientôt publier *Le Cassé* et servir en quelque sorte de porte-étendard de l'école « jouale » de *Parti pris*, participait également à ce numéro de *Liberté*.

Dix ans, c'est bien long pour la naissance d'un individu ; dix ans, c'est une bien lente et bien longue gestation. D'autant plus que le pays d'Adéodat a vu bien des choses aux cours de ces dix années. C'est peut-être justement pour cela que le jeune Adéodat possède, si l'on peut dire, tant de dates de naissance différentes : est-il né en été (p. 18), en août (p. 18), le 3 mars 1942 (p. 18, 20, 42) ou le 24 juin 1942 (p. 117) ? Il semble bien qu'il soit né en mars 1942 : c'est la date de naissance de l'auteur, « comme en fait foi un ou deux poèmes narratifs que j'ai dans mes cartons » (3). C'est peut-être

3) Non seulement dans ses cartons, mais aussi dans un recueil que Brochu a publié : *Délit contre délit*, Montréal, Les Presses de l'A.G.E.U.M., cahier no 11, 1965, 64 pages. Lire le très beau poème intitulé « Mars quarante-deux », p. 12-19.

pour cela aussi qu'il est si souvent question de son baptême dans le roman (p. 12, 65, 71, 121), et que la raison du choix de son prénom demeure ambiguë : a-t-il été prénommé Adéodat en l'honneur, ainsi que le dit son père Godias, « du Treizième de ma lignée, qui est Adéodat, seigneur de Ville-France en Estournie, chef-lieu de Loire et environs » (p. 42), ou plus humblement, en l'honneur « de son grand-père du côté paternel, M. Adéodat Labonté — un fier zouave —, nonobstant sa mort en terre étrangère » (p. 121) ?

Né une première fois avec Parti pris, la révolution tranquille et les premières bombes du F.L.Q., Adéodat, à l'image de son auteur et de son pays, a connu bien des morts et bien des renaissances depuis cette époque : c'est précisément en ce sens qu'il est toujours sur le point de naître et d'être baptisé sans jamais y parvenir avec certitude ; plus que tout autre peut-être, Adéodat est le rejeton et l'image d'un pays incertain. « Exploité moyen » (p. 80) — comme Galarneau encore —, il est cependant sûr de deux choses : d'être né dans les années quarante et, de ce fait, d'être l'un des derniers rejets d'une société qu'il a contribué à détruire :

*Ah! ces poupons des années quarante!
C'étaient les matrices du Québec libre, suretant
parmi les ordures de nos plus ou moins vieilles
maisons canadiennes (p. 64)!*

(...)

*Nous sommes les derniers rejets d'une so-
ciété paternaliste, que nous avons contribué à
jeter par terre, tout en conservant le goût de
vivre et d'être pères (p. 81).*

L'équipe de Parti pris souhaitait que les choses se fassent vite et rapidement ; elle prenait pour acquis que telle ou telle valeur était dépassée et n'avait plus sa raison d'être. Adéodat constate toujours la même chose ; mais il se rend compte aussi qu'un peuple ne se débarrasse pas en dix ans des valeurs pour lesquelles il a vécu pendant des générations. La défroque, malgré la volonté et l'esprit, est difficile à arracher de la peur dans laquelle elle a grandi. Aujourd'hui, Adéodat-André Brochu rêve de pouvoir financer le Parti québécois

grâce aux sommes que ne manquera pas de lui rapporter Adéodat I et de devenir recteur de l'Université de Montréal...

Bien sûr, Adéodat I est un livre plein de pirouettes rageuses, de courts-circuits organisés, de drôleries difficiles qui sont l'envers d'un mécontentement mal dissimulé, de bavardages précieux, inutiles et pleins de sens : comment pourrait-il en être autrement, compte tenu de tout ce que nous venons de dire ? L'auteur n'est d'ailleurs pas dupe :

Ainsi je pourrai garder pour mes livres suivants tous les sujets que j'aborde ici en passant, et je dresserai peu à peu une fresque de l'existence québécoise en période pré-, puis post-révolutionnaire, la révolution étant, ici et maintenant, la libération de tous mes fantasmes, à bride abattue dans les chemins du vent (p. 74).

Adéodat I est un roman rempli, compact : le créateur-critique demeure toujours tellement présent et conscient, occupe tellement toute la place, que le lecteur trouve difficilement l'espace où insérer sa conscience de lecteur. S'il est un mot qui revient tel un leitmotiv dans ce roman, c'est le mot **DE-SIR**. Désir d'identité qui permettrait à la sensibilité de se manifester, ainsi que dans les dernières pages du livre, sans honte et sans remords.

Adéodat I ? Une première tentative d'accouchement naturel, un premier essai de respiration libre. L'Adéodat de la fin du roman, en tout cas, est plus costaud que celui dont le dessin apparaît en page 7 et qui ressemblerait plutôt à Jean-Le Maigre : le Québec, faut-il le croire malgré tout, a pris du poids et de l'envergure en dix ans.

RENALD BÉRUBÉ